

et la preuve c'est que plusieurs de mes élèves ton passé leurs examens à l'Hôtel de Ville avec un brillant succès, et conquis à l'unanimité des boules blanches leurs diplômes d'institutrices. Je pourrais en citer une vingtaine qui sont, à cette heure, ou maîtresses de pensions elles-mêmes, ou sous-maîtresses dans les institutions les plus accréditées... Ma maison défie toute concurrence, je l'affirme avec un légitime orgueil... L'enfant de qui vous parlez est-elle intelligente ?

—Intelligente et studieuse, oui, madame.

—Nous en ferons alors un brillant succès...

—Quant à l'éducation religieuse ?...

—Très développée, monsieur, sans l'être trop... Nous ne préparons point les jeunes filles pour le couvent... Nous les rendons aptes à devenir d'honnêtes et pieuses mères de familles...

—C'est ce qu'il faut... Vos réponses sont jusqu'à présent satisfaisantes... Il nous reste à nous occuper de la question d'hygiène...

—Sous ce rapport, monsieur, mon établissement est sans rival... L'hôtel que j'ai converti en pensionnat est vaste... Les dortoirs sont bien aérés, et légèrement chauffés l'hiver... Le jardin, immense, est planté de grands arbres, livré tout entier aux élèves pendant les récréations, et l'exercice que les enfants y peuvent prendre contribue à leur développement physique...—Si vous le voulez bien, monsieur, je vous ferai visiter les salles d'étude, les dortoirs, le réfectoire et le jardin.

C'était là ce qu'attendait le faux abbé Méryss.

—Au risque d'abuser de votre temps,—dit-il,—j'accepterai la proposition que vous voulez bien m'adresser...—Je serai heureux de me renseigner sur toutes choses par moi-même, et de répondre de visu à mon paroissien...

—Je suis à votre disposition, monsieur...—Nous allons commencer par les salles d'étude...

—Parfaitement, madame...

—Venez, monsieur l'abbé...

Verdier suivit Mme Dubief.

Avec elle il entra dans les classes, chauffées comme toutes les pièces de l'hôtel par un puissant calorifère. Les enfants travaillaient sans bruit, sous l'œil vigilant des sous-maîtresses.

Après les classes vint le tour des dortoirs et du réfectoire.

Aucun détail n'offrait de prise à la critique, et le faux ecclésiastique ne tarissait point en éloges.

L'examen de l'intérieur étant terminé, il fallait voir le jardin.

Pour Verdier,—nous le savons,—c'était la seule chose importante ; il avait subi tout le reste pour en arriver là.

Mme Dubief promena son visiteur sous les arbres séculaires, s'étendant jusqu'à la muraille de clôture qui séparait le jardin du pensionnat de celui du petit hôtel habité par Lartigues.

D'un côté comme de l'autre cette muraille était couverte de lierre.

Le faux abbé Méryss avait le coup d'œil perçant.

De loin, à travers les branchages, il aperçut, ou plutôt il devina la porte qu'il voulait examiner. Il s'agissait de s'en approcher, sans témoigner une curiosité suspecte.

Quelques secondes de réflexion lui suggérèrent un expédient.

—Ce jardin est positivement très grand...—dit-il.—Il doit avoir au moins soixante mètres de profondeur sur cinquante de largeur...

—Il me semble que vous exagérez un peu...—répondit Mme Dubief en souriant.

—Si je me trompe, madame, c'est de bien peu de chose...—répliqua Verdier.—J'ai la prétention d'avoir le coup d'œil exceptionnellement juste...—Vous allez voir...

Il se plaça le long du mur, près des bâtiments, et il se mit à marcher en ligne directe vers la porte condamnée, en faisant des enjambées d'un mètre.

Il en compta soixante et demi, Mme Dubief le suivait de loin et se disait tout bas :

—C'est un original, cet abbé, mais il a l'air d'un bien brave homme.

Verdier s'était arrêté près de la porte qu'il touchait presque et, sans en avoir l'air, il l'examinait avec attention.

—Elle n'est point murée de ce côté...—pensait-il.—Rien ne la condamne... rien ne peut l'empêcher de s'ouvrir...—C'est ce qu'il fallait savoir.

La maîtresse du pensionnat allait le rejoindre. Il ajouta tout haut :

—Eh bien, madame, je m'étais trompé de fort peu de chose...—J'avais parlé d'une longueur de soixante mètres... Je trouve cinquante centimètres en plus...—Une bagatelle...

—Il est certain, monsieur, que vous avez le coup d'œil admirablement juste...

—Aussi j'en tire quelque vanité !—Tout est satisfaisant ici, je suis enchanté et je vous prie de croire que mon rapport à mon paroissien sera des plus favorables...—S'il ne vous confiait point sa fille, j'en serais bien surpris...

—D'avance je vous remercie.

Il ne me reste qu'une question à vous adresser, madame...

—Relativement à quoi ?

—Au prix de la pension...

—Ce prix varie selon l'âge de l'élève et les développements de l'instruction... Il va de mille à dix-huit cent francs...

—A merveille, madame...

—Voulez-vous une note écrite ?

—Inutile... Ceci est gravé dans ma mémoire, et ma mémoire vaut mon coup d'œil... Dès demain je repartirai pour l'Arèche... Comptez donc, madame, que d'ici à très peu de jours vous recevrez une lettre de mon paroissien, se recommandant de moi et vous annonçant l'arrivée de votre nouvelle élève que sa mère accompagnera.

—Elle sera bien accueillie, monsieur l'abbé...

Tout en causant, Mme Dubief s'était approchée de la porte de sortie avec Verdier.

Ce dernier tenait sans affectation sa main droite dans la poche de sa soutane.

Arrivé à la porte, il retira cette main et la posa sur la serrure comme pour ouvrir, mais il n'en fit rien et, s'adressant à la maîtresse de pension, il dit :

—Je dois vous apprendre mon nom, madame... je suis l'abbé Perrolas, desservant de Vives-Aygues ; mon paroissien se nomme Denis Chauffour, et sa fille Anastasie...

—Monsieur l'abbé Perrolas, je suis votre servante...

En prononçant ces dernières paroles Verdier avait eu le temps d'appuyer sur la serrure une plaque de cire à modeler qu'il tenait dans le creux de la main.

L'empreinte était prise.

Il ouvrit la porte, salua Mme Dubief et sortit, en ayant soin de replacer la sère molle dans sa poche à l'abri de tout contact.

Cinq minutes plus tard il était auprès de Lartigues.

—Eh bien ? demanda ce dernier.

—En cas de mauvaise chance la retraite est assurée... répondit l'ex-forçat. La porte du jardin n'est point condamnée de l'autre côté, et celle qui du pensionnat donne sur la rue de la Ville-l'Évêque est facile à ouvrir...

—Bon, mais il faudrait une clef, car il doit y avoir un concierge auquel je ne demanderai certes pas de me tirer le cordon.

—Nous aurons la clef...

—Comment ?

—Tu la feras faire toi-même... Voici l'empreinte de la serrure...

Et Verdier mit la plaque de cire molle sous les yeux de Lartigues.

—A merveille ! dit ce dernier. Tu penses à tout... Dès ce soir je me mettrai en mesure.

Après s'être donné rendez-vous pour le lendemain, les deux gredins se séparèrent.

Nous avons laissé Simone quittant le pensionnat de la rue de Ville-l'Évêque pour se rendre chez Gabriel Servet.

Le peintre était seul quand la jeune fille se présenta dans son atelier, et ce fut en termes touchant qu'elle le remercia de sa protection qui, jointe à celle de M. Bressolles et de Marie, lui avait valu son admission chez Mme Dubief.

—Ma chère enfant, lui répondit l'artiste, personne au monde ne mérite plus que vous l'intérêt qui vient de vous être témoigné. Je suis heureux, très heureux du résultat de nos efforts. Vous voilà pour toujours à l'abri de tout souci, de toute inquiétude... Votre avenir est assuré...

—J'ai le vif désir de témoigner ma gratitude à M. Bressolles et à sa charmante fille, dit timidement Simone.

—Eh bien ! qui vous en empêche ? demanda Gabriel.

—Je n'ose...

—Pourquoi ?

—Croyez-vous, monsieur Servet, que si je me présentais chez lui il ne trouverait point ma démarche inconvenante ?...

—Il la trouverait toute naturelle au contraire, et j'ai la certitude qu'il vous en saurait gré...

—Alors, je n'hésite plus... Je vais faire à l'instant ma visite d'actions de grâces...

—Vous me semblez un peu fatiguée, ma chère enfant. N'abusez pas de vos forces renaissantes. Peut-être vaudrait-il mieux vous reposer aujourd'hui et remettre à demain...

—C'est que, demain, je serai obligée de prendre mon service dès le matin... Je l'ai promis à Mme Dubief.

—S'il en est ainsi, ne remettez pas... Je profiterai de l'occasion pour vous prier de me rendre un petit service.

—Ah ! M. Gabriel, quelle joie pour moi ! De quoi s'agit-il ?

—Je viens d'écrire quelques lignes à M. Bressolles afin de lui dire que je suis en possession de ma toile et que demain je serai à ses ordres et à ceux de Mlle Marie pour la première séance du portrait... J'allais envoyer ma lettre à la poste... Chargez-vous de la remettre et dites à M. Bressolles que je lui saurai gré, si par hasard il ne pouvait venir demain, de m'en aviser par un mot...

—Votre commission sera faite et bien faite, M. Gabriel...

—Voici, la lettre mon enfant... Partez donc vite, car il se fait tard...

—J'aurais voulu vous demander encore autre chose... murmura la jeune fille, avec une hésitation manifeste.

—Quoi donc, ma chère Simone ?

—La permission de venir passer ici quelques minutes, mes jours de sortie, pour avoir de vos nouvelles...

—Je vous le permets de grand cœur, mon enfant, et je suis touché de votre désir...

—Oh ! merci, monsieur Gabriel ! merci ! s'écria l'enfant joyeuse. Je pars... Veuillez, je vous en prie, me rappeler au souvenir de M. de Gibray...

—Je le ferai dès demain matin...

Simone sortit pour se rendre à la demeure de M. Bressolles.

L'ex-architecte habitait, rue de Verneuil, un hôtel qui lui appartenait et qui, sans grande apparence extérieure, offrait au dedans toutes les recherches du confortable bourgeois.

Ludovic Bressolles, ayant des goûts simples, malgré sa fortune assez ronde, menait une existence modeste et ne s'entourait point d'un nombreux domestique.

Il aimait à recevoir quelques amis, mais ne donnait ni dîners d'apparat, ni soirées tapageuses et menait l'existence d'un bon propriétaire.